Cmcc
FRC
2634

Md W 4930 c

AVIS DE L'EDITEUR.

L'auteur de ce poëme n'eſt point homme de lettres dans l'acception ordinaire, & par conſéquent n'eſt pas connu. Cependant, ſi quelque zélé patriote venoit à le découvrir, nous le prions, s'il lui prenoit une noble envie de le tuer, de faire une réflexion, c'eſt de tuer plutôt la vérité, elle ſeule eſt coupable.

LES CRIMES DE PARIS.

Et lacrimæ deerant oculis, & verba palato ;
Poſt quam ſe dolor imminuit, mea pectora planxi.
Ovid.

DANS le ſein de Paris, vaſte ſéjour du crime,
Mon cœur frémit d'horreur, & ma verve s'anime.
O toi qui dans Cinna, d'un ſublime pinceau (1),
Des fureurs des Romains a tracé le tableau,
Prête-moi de ton feu quelque foible étincelle ;
Je veux marquer Paris d'une honte éternelle.
Rappellons ſon hiſtoire & traçons ſon arrêt :
Toujours la vérité fut un grand intérêt.
Jadis quand les Valois poſſédoient la couronne,
Un Prince Bourguignon vint ébranler le Trône ;
De ſes droits, de ſes biens, Charles dépoſſédé (2),
Se voit par ſes ſujets, proſcrit, exhérédé.
Paris chaſſe ſon Roi, mais il ouvre ſes portes
A nos fiers ennemis, & reçoit leurs cohortes.
Bientôt ce lâche peuple, eſclave des Anglais,
Oſe placer leur Prince au rang des Rois français.
Affreux renverſement ! orgueilleuſe démence !
Paris juge ſes Rois, Paris ſe croit la France !
Sous les Valois encor, d'audacieux ſujets,
Ne conçurent-ils pas d'effroyables projets ?
Les Guiſe (3) colorant leurs deſſeins ſanguinaires,
Devinrent dans Paris des tyrans *populaires*.
Par ſes vils habitans, de fureur enivrés,
Ces hardis factieux étoient idolâtrés.
Par leurs ordres alors des chaînes étendues,
De Paris tout armé, ferment les avenues.
Henri fuit dans Saint-Cloud ; il eſt aſſaſſiné,
Et Mayenne ſaiſit ſon ſceptre infortuné.
Sous nos Bourbons enfin, ne vit-on pas un Prêtre (4)
Eloquent, il eſt vrai, mais factieux & traître,
Dans ces coupables murs ſoulever deux partis,
Et faire fuir la Reine & le jeune Louis ?

Qui bientôt accabla Paris de sa puissance ;
Et sut la condamner à pleurer son absence ?
Et de nos jours, hélas ! sous le meilleur des Rois ;
Lorsque la nation se rassemble à sa voix,
Qu'il veut de ses sujets réparer les misères,
Et fait de leur bonheur ses douceurs les plus chères,
N'a-t-on pas vu Paris, loin d'être son appui,
Soudoyer des bourreaux & s'armer contre lui ?
Et n'avons-nous pas vu ce Prince démagogue (5),
Dominateur secret de notre synagogue,
Remuant à son gré les plus vils orateurs,
Répandant en tous lieux ses agens corrupteurs,
De ses lâches conseils empoisonner l'armée,
Et se faire, à prix d'or, une autre renommée ?
Non, ce n'est plus ce Prince abhorré dans Paris,
Rapportant d'Oueſſan la honte & le mépris ;
Ce n'est plus ce pervers gangrené de débauches,
Du public indigné bravant tous les reproches ;
C'est une ame sublime, un Trajan, un Titus,
Et Paris voit en lui les plus nobles vertus.
Voilà donc le héros d'une ville rébelle !
Elle est digne de lui, puisqu'il est digne d'elle.
Oui Chancel (6) fut injuste & calomniateur,
De flétrir du Régent & la gloire & l'honneur ;
Ce grand Prince à-la-fois corrompu, magnanime,
Ouvroit son ame au vice, & la fermoit au crime.
Il pouvoit de Louis, remis entre ses mains,
Par un mot de sa bouche, achever les destins ;
Mais remportant sur lui cette heureuse victoire,
Il conserva son Roi, c'est assez pour sa gloire.
Son criminel neveu s'entourant d'assassins,
Fuit une telle gloire & suit d'autres chemins.
Paris s'arme à sa voix, il s'agite, il fermente ;
L'airain toujours sonnant entretient l'épouvante.
Un bruit dit aussi-tôt à ce peuple effrayé,
Que par son Roi bientôt il sera foudroyé.
Par mille écrits divers la France est alarmée.
A pleines mains versé l'or, a gagné l'armée.
Des soldats plébéiens sans ordre & sans frayeur,
Dans la Bastille ouverte entrent avec fureur, (7)
S'emparent de Launey désarmé, sans défense,
Ils l'immolent ensuite, & voilà leur vaillance.
Paris, dans son orgueil, vante plus ce hazard,
Que s'il eût, sur son roc, emporté Gibraltar.

Ces guerriers si fameux, ce peuple les adore !
La Fayette aussi-tôt d'un ruban les décore (8).
Alors Broglio (9) s'enfuit, & malgré ses exploits,
Nos soldats avilis ont méconnu sa voix.
D'Artois généreux Prince, ardent, plein de vaillance;
Condé dont le nom seul fait honneur à la France;
Conti, Bourbon, d'Enguien, d'Angoulême, Berry,
Vous fuyez tous ce peuple aux forfaits aguerri :
Vous fuyez ! vous allez dans les Cours étrangères,
Montrer aux Rois surpris vos illustres misères.
Dans son triomphe alors Paris mande son Roi,
Et Bailly (10) de sa part lui prescrit cette loi.
Il vient, il entre enfin dans cette ville affreuse;
On lisoit sur son front sa peine douloureuse.
Mille infâmes soldats, autrefois son appui,
Environnent son char & marchent devant lui,
La Fayette à cheval, sans honte les précède.
Le Roi gémit d'un mal qui n'a plus de remède.
Il s'avance, il arrive, & se montrant à Bailly
Qui, le cœur tout joyeux, le front énorgueilli,
L'accueille avec bonté, le prêche, le pérore,
Vante la liberté, qui par-tout vient d'éclore,
Et lui dit : Sire, enfin le peuple fait la loi,
Et Paris triomphant a reconquis son Roi.
Alors on lui permet de sortir de la ville,
Et de s'en retourner dans son royal asyle.
Cependant un vieillard, à la grève traîné,
Le malheureux Foulon (11) d'épines couronné,
Contemple sans effroi son trépas qui s'apprête.
On arrache son cœur, on sépare sa tête.
Un monstre prend ce cœur encor tout palpitant,
Monte à l'hôtel-de-ville, & d'un air triomphant,
Le montre à tous le yeux dans ce vaste repaire,
Et d'une affreuse voix demande son salaire.
Aussi-tôt un troupeau de femmes & d'enfans,
De Foulon déchiré, prend les restes sanglans;
L'une trempe son pain dans le sang qui ruisselle,
En mange, en fait goûter à sa horde cruelle;
Et les autres enfin à l'éclat des flambeaux,
Au palais d'Orléans vont traîner ses lambeaux.
Berthier (12) arrive alors; la douleur la plus sombre,
Altère tout ses traits, le couvre de son ombre.
Dans ses tristes sanglots, dans ses gémissemens,
Il parle de sa femme, & nomme ses enfans.

Mais rien ne peut toucher ce peuple antropophage ;
Joyeux de voir la mort peinte sur son visage,
Sur un char découvert à la grêve mené,
Aux mains de ses bourreaux, il est abandonné.
Un barbare aussi-tôt à ses yeux se présente,
Tenant par les cheveux une tête sanglante :
» C'est celle de Foulon, ce traître, ce méchant ;
» C'est moi qui la coupai, je vais t'en faire autant. »
Bientôt l'infortuné que la mort désespère,
Subit, en gémissant, le sort de son beau-père.
Ivres de leurs forfaits, ces lâches meutriers,
Osent montrer leurs front surchargés de lauriers :
Dans l'ombre du secret une affreuse cabale,
Encourage aux excès, ce peuple cannibale.
La Touche & Perigord, la Clos & Mirabeau (13),
Par-tout de la discorde allument le flambeau.
Ennemi de tout bien, dans sa féroce joie,
Avec profusion d'Orléans les soudoie.
Mirabeau toutefois voulant se signaler,
Au milieu de la nuit les fait tous assembler.
» Vous, prince, il faut régner, dit-il d'une voix sombre,
» Et tandis que la nuit nous couvre de son ombre,
» Il faut régler le sort de la france & de vous.
» A ce Roi qui nous hait portons les derniers coups,
» N'épargnez point le sang ; votre fureur jalouse
» Doit sur-tout immoler son fils & son épouse.
» Nouveau Guise, armez-vous pour de tels attentats ;
» Je suis lâche, il est vrai, mais ne le soyez pas. »
On l'applaudit. La Clos vil & noir hypocrite,
Qui connoît mieux le cœur de ce nouveau Thersite,
Avec dextérité contredit l'orateur.
Il propose un parti qui lui semble meilleur :
» Aux yeux de l'univers dérobons notre trâme,
» Ayons-en tout le fruit, sans en avoir le blâme.
» Le Roi mort, notre chef ne pourra que régner,
» L'opinion d'abord doit sur-tout l'épargner.
» On connoît le pouvoir de cette Reine altière
» Qui répand sur nos jours, ou l'ombre ou la lumière. »
Ce discours plus conforme à ses vils sentimens,
Du prince obtient d'abord les applaudissemens.
» Ce parti plus prudent, dit-il, je le préfère,
» Je veux envelopper mes crimes du mystère.
» Imposons à la France, afin de la gagner,
» Achevez votre ouvrage, & faites-moi régner. »

A l'inſtant, en ſecret, la horde ſe ſépare.
Le perfide la Clos, Mirabeau le barbare,
Dans Paris auſſi-tôt font mouvoir leurs reſſorts.
Suard & Cerutti, (14) redoublent leurs efforts.
Un bruit court que le Roi doit quitter ſon aſyle ;
Que Metz eſt le berceau d'une guerre civile.
Citoyens ! Citoyens ! arrêtez ce fléau
Qui feroit de la France un immenſe tombeau.
Comme un nuage affreux ſuſpendu ſur nos têtes,
Qui renferme en ſon ſein les plus noires tempêtes,
Gronde & roule long-temps dans l'eſpace des cieux,
Enſuite, avec lenteur, s'abaiſſant à nos yeux,
S'entr'ouve par ſon poids, & vomit ſur la terre
Ses homicides flots éclairés du tonnerre ;
Ainſi l'on vit Paris ſourdement fermenter,
Former un grand complot, & puis l'exécuter.
Le jour fatal arrive ; une troupe nombreuſe
S'avance vers le Roi dans la nuit ténébreuſe,
Les rangs ſont précédés du bronze foudroyant,
D'une guerre ſanglante appareil menaçant.
Hélas ! dans ſon palais Louis eſt ſans défenſe ;
Vient-on pour égorger ce Titus de la France ?
Ses courtiſans alors le preſſent de partir ;
Mais le Roi ſe refuſe à leur ardent deſir,
Et craignant les horreurs d'une guerre civile,
Aime encor mieux mourir que de fuir ſon aſyle.
Dans ces affreux inſtans, Mounier au déſeſpoir, (15)
Ne voit que ſa vertu, ne voit plus ſon devoir ;
Il quitte l'aſſemblée, & d'une ame aſſurée,
Veut prêcher cette troupe aux crimes préparée.
Mais au lieu d'écouter ſon vertueux tranſport,
On étouffe ſa voix, on lui promet la mort.
L'atroce Mirabeau, le montrant à Barnave, (16)
D'un œil lâche & cruel, le regarde & le brave.
Barnave, vil Séïde, orateur ſoudoyé,
A Mirabeau, ſon dieu, par le crime eſt lié.
Cependant la Fayette à ſon devoir fidèle, (17)
Se préſente auſſi-tôt chez le Roi qui l'appelle,
Lui vante ſon amour, & dit que ſes ſoldats
Sont de nobles guerriers, & non des ſcélérats.
» Nous voyons tous en vous, moins un maître qu'un père,
» Nous jurons le ſalut d'une tête ſi chère. »
Louis plein de bonté ſe confie à ſa foi ;
Le voilà donc chargé du deſtin de ſon Roi !

Toutes-fois l'imprudent, ſans ſoin, ſans prévoyance,
Au lieu d'environner ſon cœur de défiance,
Fait repoſer ſa troupe, & noble défenſeur,
D'un généreux ſommeil va goûter la douceur.
Quoi! tu dors, la Fayette? hélas! le crime veille.
Bientôt ſes cris affreux frapperont ton oreille.
Jamais plus ſombre nuit n'avoit caché les cieux,
Ni mieux prêté ſon ombre aux complots factieux.
Cependant Mirabeau, Biron, la Clos, la Touche,
Gardent, près de leur chef, un ſilence farouche;
Mais bientôt appellant leurs criminels agens,
Leur diſent à voix baſſe: » allez, il en eſt tems. »
Ce peu de mots ſuffit à ces cœurs paricides,
Ils vont lâcher ſoudain leurs monſtres homicides.
Auſſi-tôt & ſans bruit mille affreux aſſaſſins,
Du louvre qui repoſe aſſiègent les chemins.
Des Gardes vigilans, dont la perte eſt jurée,
Avec acharnement en défendent l'entrée;
Ils ſont tous égorgés. Que pouvoit la valeur
Contre le nombre, hélas! & contre la fureur!
Cette horrible cohorte au même inſtant s'avance,
Et perce les détours de ce dédale immenſe.
D'autres gardes ſoudain, dans leurs nobles tranſports,
Se font maſſacrer tous, pour vaincre ſes efforts.
L'horreur de leur combat & de leurs cris funèbres,
Du palais tout ſanglant fait frémir les ténébres.
La Reine (18) étoit alors dans les bras du ſommeil,
Ses yeux s'ouvrent enfin. Quel effroi! quel réveil!
Un ſublime courage auſſi-tôt la tranſporte,
Elle veut s'immoler.... On briſe alors ſa porte.
Celui qui la défend, percé de mille coups,
Lui crie, en eſpirant: Madame, ſauvez-vous.
Elle fuit chez le Roi, tremblante, demi nue.
Dans les bras d'un époux elle tombe éperdue,
Mais rappellant ſoudain ſes eſprits effrayés:
» Je veux, s'il faut mourir, expirer à vos pieds,
» Cette main de mon ſang ne ſera point avare.
» Quelle effroyable mort ce peuple me prépare! »
Le Dauphin, tendre enfant rejetton de cent Rois,
A ces cris de douleur mêle ſa foible voix;
Il pleure, il tend les mains à ſa mourante mère;
D'un air attendriſſant, il appelle ſon père.
Cher & royal enfant, époux infortunés,
Pour ſouffrir tant de maux fûtes-vous couronnés?

Au sein de tant d'horreur, la troupe régicide
Qui vouloit consommer son dessein paricide,
Chez la Reine entre en foule, & regardant son lit,
» Elle a fui ». Leur fureur.... & s'irrite & rugit.
Ils blasphèment le ciel, & des mains effrayantes
Percent ce lit royal de leurs piques sanglantes;
Mais la Fayette accourt d'un pas précipité:
» Que faites-vous cruels? Qu'avez-vous attenté?
» Monstres, retirez-vous ». Son ardeur, son courage,
Enchaîne leur fureur, fait pâlir leur visage.
Ces assassins alors sortent de toutes parts,
Lançant sur le palais d'effroyables regards.
Tels des loups affamés, dont la cruelle rage
Sur d'innocens troupeaux exerce le carnage,
S'ils entendent des chiens la courageuse voix,
Se retirent sans bruit dans l'épaisseur des bois.
Le jour nâquit enfin; sa clarté favorable
Montra tous les forfaits de cette nuit coupable.
On vit de toutes parts, à leurs postes rangés,
Les corps défigurés des Gardes égorgés (19).
Sensible à tant de maux, le Roi verse de larmes;
Pour sa chère famille il n'est pas sans alarmes,
Ce même peuple encor le tient environné.
Toutefois d'Orléans, furieux, consterné,
Voyant que ses bourreaux ont manqué leurs victimes,
Dans sa lâche terreur, frémit de tous ses crimes:
Son or est épuisé, ses agens éperdus;
La Clos & Mirabeau, honteux & confondus.
Tremble, prince cruel! & d'une fuite prompte
Va, cours chez tes Anglais ensevelir ta honte.
Le Peuple crie alors qu'au milieu de Paris
Il veut mener le Roi, son épouse & son fils.
La Fayette suivi de sa troupe fatale,
Conduit du Roi captif la marche triomphale.
Au sein d'un peuple armé Louis est prisonnier;
Nos tribuns factieux en ont fait leur greffier,
Et d'écrits imposteurs sémant toute la France,
Sur son aveuglement ont fondé leur puissance.
Tout Paris voit la Reine avec étonnement,
Et sa présence impose à son ressentiment,
Grande Reine, vivez; votre cœur magnanime
A vaincus sa fureur & conquis son estime.
Vos cruels ennemis, dévorés de remords,
Vous admirent eux-même, & souffrent mille morts.

Dans Paris, cependant l'orgeuilleuſe Aſſemblée, (20)
Ivre d'ambition & toujours aveuglée,
Domine inſolemment, fait décrets ſur décrets,
Briſe tous les liens de l'empire Français,
Et ſans ceſſe entaſſant ruine ſur ruine,
Prépare les horreurs d'une guerre inteſtine.
Necker, (21) de ſes travaux voyant les triſtes fruits,
Admire avec effroi les maux qu'il a produits.

NOTES.

(1) Voyez la ſcène troiſième du Premier acte de Cinna. On y trouve ces vers qu'on peut parodier ainſi :

..... Toutes ces cruautés
La perte de nos biens, & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proſcriptions & les guerres civiles,
Sont les moyens affreux dont Paris a fait choix
Pour renverſer le trône, & nous donner des lois.

(2) Sous notre Charles VI, le duc de Bourgogne forma à Paris une faction qu'on nomma les *Maillotins*. Dans le même-tems, il s'en forma une dans le Brabant, qui prit le nom de *Chaperons Blancs*, ſous la conduite d'un certain *Artevelle*. Le connétable de Cliſſon à la tête de la Nobleſſe Françaiſe, défit cet *Artevelle* qui périt dans le combat, & lui tua 60 mille hommes.

Enfin, les *Maillotins*, qui dominoient à Paris, à l'inſtigation du traître *Lille-Adam*, vendu au duc de Bourgogne, *s'emparèrent du roi Charles*, maſſacrèrent ſon connétable, ſon chancellier, & 16 cens partiſans du Dauphin que Tannegui Du Châtel eut le bonheur de ſauver en le faiſant fuir de Paris. C'eſt cette ville qui cauſa enſuite tous les malheurs de Charles VII, & força le parlement à le déclarer bâtard & exhérédé. Elle ouvrit ſes portes à Henri V Roi d'Angleterre, & le couronna

Roi de France. On sait que Charles en appella à Dieu & à son épée, & fut obligé de conquérir son royaume.

(3) Tout le monde connoît le courage & l'ambition des Guise. Henry III dut à Paris tous ses malheurs, & finit, comme on sait, par être assassiné. L'histoire de ce temps fait horreur, C'est l'or des espagnols qui souleva Paris contre son roi, & de nos jours, c'est l'or d'un vil prince du sang qui a armé les parisiens contre Louis XVI. Quel patriotisme !

Il ne sera pas inutile de dire qu'un M. *Chénier*, qui a fait une tragédie aussi foiblement écrite que mal conçue, appellée Charles IX, a gâté d'une manière très-bien ridicule le caractère du fameux Guise, tué à Blois. Il en fait un fanfaron, un capitan, qui ne veut ni caresser, ni flatter le peuple, mais le braver & l'asservir.

Tout à l'humeur gasconne en un auteur gascon,
... Guise & Chénier, parlent du même ton.

Il n'avoit qu'à lire le journal d'Henri III, composé par Servin, avocat général du parlement de Paris ; il y auroit vu que lorsque le duc de Guise passoit par les rues, on crioit : *vive Guise* ! à cause de sa popularité. Il n'avoit qu'à lire aussi le beau portrait qu'en fait Voltaire, dans la Henriade. Le sieur Palissot, écrivain sec & froid, & blasphémateur de J. J. Rousseau, est le protecteur de M. Chénier.

(4) Le cardinal de Retz. *Voyez* ses mémoires sur la guerre de la fronde. La Reine mere fut obligée de fuir Paris avec le jeune Roi Louis XIV. Depuis il ne voulut plus habiter cette turbulante & inquiète capitale, & fit bâtir Versailles.

(5) On connoît les bassesses & la lâcheté du duc d'Orléans, & personne n'ignore ses trames criminelles. Il a dépensé 40 millions pour soulever Paris, & mettre ses malheureux habitans sur le point de déshonorer à jamais la france par un régicide. Il fut la cause de la mort du jeune prince de Lamballe, dont sa lâche avarice convoitoit la succession. Il l'entraîna dans les plus honteuses débauches en l'étourdissant sur les suites ; tandis que lui-même n'usoit que d'adresse & de précautions.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.

(6) La Grange-Chancel, auteur des Philippiques ; ouvrage rempli d'impostures & de déclamations. Il dépendoit sûrement du régent de faire périr Louis XV ; mais un régicide lui fit horreur.

(7) Tout le monde sait comment la Bastille a été prise. Si M. de Launey n'avoit point ouvert les ponts, ils seroient encore fermés. On a appellé ce fameux siège, *une prise de possession*. Les parisiens auroient dû dresser une statue au gouverneur, pour s'être rendu, au lieu de le massacrer.

(8) M. de la Fayette a donné une décoration aux *conquérans* de la bastille, & la porte lui-même.

(9) Le Maréchal de Broglio, qui a soutenu l'honneur de nos armes en remportant plusieurs victoires en Allemagne, a été abandonné par les soldats dont il avoit environné le Roi & la famille royale qui étoient en danger. Il a été obligé de se soustraire par la fuite à la fureur des parisiens, qui l'auroient, sans doute, traité comme Berthier & Foulon. Nos princes du sang ont quitté la France, qui a toujours été l'asyle des princes malheureux. *Que les tems sont changés* !

(10) M. Bailly, académicien estimé ; il est devenu Maire de Paris assez innocemment ; mais depuis, il a perdu toute son innocence. Son despotisme commence à faire du bruit. Les paroles qu'on lui prête dans le poëme, ont été entendues de tout Paris.

(11) M. Foulon ancien Intendant, que le peuple a déchiré, ou plutôt dévoré, n'avoit autre chose à se reprocher, que quelques propos en faveur de la banqueroute ; le peuple l'accusoit d'avoir dit : *qu'il lui feroit manger du foin, si jamais on manquoit du pain*. Personne n'a pu prouver que ce propos avoit été tenu. *E heu ! noxia verba.*

(12) M. Berthier, gendre de Foulon, Intendant de Paris. On l'a accusé d'accaparer des grains ; ce qui n'a pas été prouvé.

(13) M. de la Touche, chancellier du duc d'Or-

leans, homme auſſi coupable que nul. — L'abbé de Périgord, Evêque d'Autun, intrigant, factieux, agioteur, & membre de la cabale *Orléanique*. — M. de la Clos, officier d'artillerie, auteur *des Liaiſons Dangereuſes*; c'eſt lui qui a corrompu en partie l'armée de Verſailles. Il étoit le chef actif de la troupe: *al principe malvaggio, conſiglier peggiore*. C'eſt lui qui avoit dépêché à Nancy un chevalier d'Oraiſon, bouffon ridicule & complaiſant du duc *de Biron-Lauzun*, pour corrompre le régiment du Roi. Ce d'Oraiſon eſt le petit-fils d'un négociant de Marſeille, qui s'enrichit dans le temps du ſyſtême, s'ennoblit, & acheta la terre d'Oraiſon, qui appartenoit autrefois à une maiſon illuſtre, laquelle eſt éteinte. Ce bouffon, bien venu dans la maiſon d'Orléans, a obtenu un régiment provincial.

M. de Mirabeau, nouveau Tigellin, homme rempli de vices & couvert de crimes. Il s'eſt fait tribun du peuple qui l'a fait *Ephore*.

Le duc d'Orléans l'a acheté fort cher, quoiqu'il ſe ſoit toujours vendu bon marché. Nous eſpérons que ſes adhérens feront un jour pendus; mais que lui le ſera par les pieds, afin qu'il s'étouffe dans ſon vil ſang. Il devoit être nommé ſurintendant de finances, ſi le duc d'Orléans eût regné; La Clos, grand maître de l'artillerie; La Touche, miniſtre de la marine; Clermont-Tonnerre, miniſtre de Paris; & l'évêque d'Autun, avoit la feuille. Quel miniſtère!

(14) Suard, ami de Lenoir, c'eſt tout dire, & ſon premier affidé. Cet homme eſt de l'académie & a 40 mille livres de rente. Demandez-lui où il les a pris, & les ouvrages qu'il a faits? la révolution lui vaut beaucoup d'argent. Le duc d'Orléans s'eſt plaint de ſon improbité. Il étoit un de ſes ſoudoyeurs. Garat, Avocat gaſcon & rédacteur partial de la partie politique du *journal de Paris*, eſt ſon Séïde.

Cérutti, ex-jéſuite italien, naturaliſé en france: il écrivit d'abord pour & contre ſon ordre, il s'en eſt excuſé, en diſant qu'il n'avoit alors que 30 ans. Depuis il s'attacha à une vieille ducheſſe. Il s'eſt enrichi à ce métier, mais il n'en néglige aucun. La révolution lui a valu de l'argent. Cérutti eſt homme d'eſprit, quoique ſon ſtile fourmille de néologiſmes. Le ſieur de Fontanes, auteur ſépulchral & monotone, eſt ſon protégé.

(15) M. Mounier, député du Dauphiné, préſident de l'aſſemblée nationale, dans le mois d'octobre dernier; citoyen vertueux, & le ſeul dans l'aſſemblée qui ait bien connu & bien diſcuté les principes monarchiques. Les complots affreux qui ſe tramoient autour de lui, l'ont forcé à donner ſa démiſſion. Il a manqué vingt fois d'être aſſaſſiné par la cabale *Orléanique* dans le temps de ſa préſidence. Le Dauphiné lui doit d'avoir réſiſté le premier au deſpotiſme miniſtériel, qui abuſoit du pouvoir du roi, & d'avoir parlé hautement de la liberté, dans un tems où il étoit dangereux d'en parler en France; ſon deſſein étoit de la rendre libre, & non d'enchaîner le Roi. Il vouloit pouvoir faire l'application de ces beaux vers de Racine.

Pourvu que dans le cours d'un règne floriſſant,
Rome ſoit toujours libre, & Céſar tout puiſſant.

Le comte de Lally-Tolendal, dont l'éloquence & l'amour filial ont mérité l'eſtime publique, & qui a été un des plus ardens défenſeurs de la liberté, a couru les mêmes dangers que M. Mounier, & a quitté l'aſſemblée. M. Malouet, avec les mêmes principes, a eu le courage d'y reſter, pour y eſſuyer chaque jour toutes ſortes d'outrages. M. Bergaſſe a pris le parti de M. Mounier.

(16) Barnave, jeune-homme atroce & grand faiſeur de motions pour de l'argent.

(17) Le marquis de la Fayette a certainement de la probité; mais devoit-il arborer le premier, l'etendard contre ſon Roi, & ſe mettre à la tête des gardes-françoiſe, qui avoient ſi lachêment déſerté leurs drapeaux? devoit-il recevoir le commandement d'une ville rebelle? &c..... Comment oſa-t-il s'endormir dans la déplorable nuit du 5 au 6 octobre? à quoi s'en eſt-il tenu que la France n'ait pleuré ſon Roi? il a cependant l'air de l'avoir ſauvé. Béniſſons le haſard qui a empêché l'affreux dénouement de cette horrible tragédie. Cependant on ne peut ravir à M. de la Fayette, l'honneur d'avoir repouſſé les meutriers des gardes-du-corps.... mais que cet honneur eſt caché dans l'ombre! que de fautes pour un heureux moment!

Si M. de la Fayette avoit autant d'eſprit & de talens qu'il a d'ambition & de nullité, il auroit en horreur le rôle qu'il joue, & nous aurions un grand homme de plus. Lorſqu'il parut devant le Roi dans cette fameuſe matinée du ſix, Sa Majeſté lui dit avec ſang froid: *ſi j'euſſe cru que vous puiſſiez dormir, j'aurois veillé.* On aſſure qu'il veut être connétable; ſi cela arrive, le Roi aliène, ſans retour, le cœur de toute ſa nobleſſe.

(18) La Reine, dans ces affreux momens, a effectivement pris un poignard, en diſant: *non, je ne veux pas tomber vivante entre les mains de ces barbares.* Son courage qui la rend digne de ſa mere, a étonné les pariſiens. Sa tête étoit miſe ſecrètement à prix pour cent mille écus.

Les gardes-du-corps qui ont ſauvé la Reine, ſont Mrs. Durepaire & de Sainte-Marie; ils ſont couverts de bleſſures, & on n'oſe rien faire pour eux.

(19) Nous n'avons point mis dans notre poëme, que les têtes des deux malheureux gardes furent promenées, au bout de deux piques, dans Verſailles & Paris.

(20) L'aſſemblée nationale, inſtallée dans la capitale, s'eſt miſe tout-à-fait ſur le trône. Mirabeau la domine toujours. Il ſe rend, tous les ſoirs, avec 300 de ſes adhérens, dans l'égliſe des Jacobins, pour y prendre des réſolutions. *Qui ſe cache, machine*, dit un de nos vieux auteurs. Eſt-ce pour ſuſciter quelque nouveau Jacques Clément, que l'on a choiſi le couvent des Jacobins?

Il y a des gens vertueux dans l'aſſemblée, mais c'eſt le petit nombre. Ce ne ſont point les Lameth, les Mathieu de Montmorency, les Caſtellane, les d'Aiguillon, les Tonnerre, les Luſignan, les Menou, les Noailles, &c, ſubalternes de Mirabeau.

Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,
Que preſſoient, de nos loix, les ordres légitimes,
Et qui déſeſpérant de les plus éviter,
Si tout n'eſt renverſé, ne ſauroient ſubſiſter.

Un ſeul écrivain, dans ces temps dangereux, oſe écrire la vérité, (c'eſt le comte de Rivarol.) La cour ne

634

l'a pourtant jamais penſionné, & en cela il en eſt plus louable ; nous le conjurons de continuer. *Son journal politique national*, eſt un ouvrage qui paſſera à la poſtérité, & l'éclairera ſur nos malheurs & ſur ſes devoirs. On ſent bien que l'abbé Sabbatier n'eſt que ſon prête-nom, & qu'il n'eſt pas digne de lire ce journal. Il ne faut pas confondre M. de Rivarol avec ſon frere, ci-devant garde du Roi, & aujourd'hui capitaine d'infanterie, qui n'eſt connu que par quelques opuſcules agréables.

(21) M. Necker ne prévit pas, car il eſt difficile de prévoir, qu'en faiſant le *tiers*, *moitié*, cette *moitié* deviendroit *tout*. Son ambition l'a égaré. Sa popularité eſt éclipſée par celle de Mirabeau. S'il eût été ſage, il n'eût pas quitté la Suiſſe ; il faudra qu'il y retourne, mais ſans exil, & ce ſera moins honorable.

Les pariſiens ont eu envie de lui dreſſer une Statue. Comme il eſt moins adminiſtrateur que banquier, un homme d'eſprit a écrit qu'il falloit que cette ſtatue fût *d'argent*, & placée à la bourſe, rue Vivienne.

FIN.